

*Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures : roman de Danièle Vallée (Ottawa/Hearst, Le Nordir, 1998, 180 p.)*

Janine Gallant

Numéro 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004974ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004974ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gallant, J. (1999). Compte rendu de [*Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures : roman de Danièle Vallée (Ottawa/Hearst, Le Nordir, 1998, 180 p.)*]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 231–233. <https://doi.org/10.7202/1004974ar>

# LE CAFÉ DE LA BONNE-FEMME-SEPT-HEURES : ROMAN

de DANIELLE VALLÉE

(Ottawa/Hearst, Le Nordir, 1998, 180 p.)

Janine Gallant

Université de Moncton

Auteure d'un recueil de contes (*La Caisse*, 1994), Danièle Vallée signe ici son premier roman. Si sa longueur entre dans les exigences traditionnelles du roman, le présent ouvrage garde tout de même les marques d'un conte (il a d'ailleurs trouvé son point de départ dans un texte de *La Caisse*), plus précisément d'un conte fantastique, oscillant constamment entre réel et irréel, entre vraisemblable et invraisemblable. Ces marques sont habilement posées tant au niveau du traitement de l'intrigue, des personnages, des lieux que du style de l'écriture.

L'intrigue du roman laisse déjà le lecteur dans le doute quant au probable et à l'improbable. Dans la tradition des récits fantastiques, l'entrée en matière est vraisemblable, voire conventionnelle, mais l'action sera par la suite confrontée au surnaturel. Le roman débute donc avec Élise qui contemple une vitrine de café et se remémore des événements qui ont eu lieu au même endroit, trente-sept ans auparavant: Élise et son amoureux, Charles, se rencontrent régulièrement «Au Café». Tous les jours, vers sept heures, la patronne de ce bistrot dévore les confidences de ses clients qu'elle fixe par écrit dans des cahiers, laissant toutefois une place à son imagination. Cette «Bonne-Femme-Sept-Heures», ainsi rebaptisée par Élise, s'entiche du nouveau couple arrivé dans son café. Élise se sent peu à peu étouffée par l'écrasante patronne qui invente même un futur pour ses tourtereaux, décidant par exemple du nombre et du nom des enfants qu'ils auront. Un soir, à «tout près de sept heures», Élise finit par quitter Charles, lançant dans ses paroles d'adieu: «[j]e reviendrai un jour». Abandonné, Charles plonge dans un état dépressif qui permet à la patronne de manipuler le jeune homme et, par le fait même, de garder la haute main sur l'histoire en train de s'écrire dans ses cahiers. Elle convainc alors Charles de s'en remettre à elle pour préserver sa jeunesse et ainsi pouvoir accueillir Élise à son retour, sans avoir ajouté une seule ride à son visage. Et c'est là que le surnaturel opère, la patronne usant de divers procédés pour défier les lois naturelles du vieillissement, face à un héros qui n'y croit pourtant pas. S'ensuit une série d'événements qui mèneront à une ultime rencontre entre les trois personnages principaux, cette «indivisible trinité».

Divisé en huit chapitres, le texte ne suit pas un développement chronologique mais établit plutôt un va-et-vient entre des moments clés: séparation,

vingt ans plus tard, puis trente-sept ans plus tard, lorsqu'Élise erre devant le café, ne pouvant se décider à y entrer. Les chapitres tranchent clairement les étapes de l'intrigue et permettent de mieux marquer les déplacements dans le temps.

Plus que dans le développement individuel des personnages, c'est dans la construction des relations entre eux que l'auteure excelle. C'est ainsi que le rapport de force qui s'établit entre la patronne, redoutable « fantôme mystique », et Charles, héros incrédule, est révélé au lecteur avec beaucoup d'adresse. Dans cet affrontement, la parole est l'arme de choix : les phrases de la patronne « lancées depuis le comptoir, rebondirent sur la table de Charles qui sursauta. [...] Charles fit ricocher sa boutade maladroitement. Elle sautilla de table en table avant d'atteindre la patronne, perdant ainsi son effet » (p. 27). Malheureusement, Élise, solitaire, ne bénéficie pas de la présence d'un antagoniste. D'aucuns trouveront sûrement que ceci a pour effet de rendre, par contraste, la lecture des pages consacrées à Élise quelque peu laborieuse. Tout se passe comme si le rôle de ce personnage était au départ réduit à fournir au lecteur des informations sur le passé des deux autres personnages. Toutefois, Élise prendra tout son intérêt dès qu'elle pourra interagir avec les autres personnages, ce qui se produit dans les derniers chapitres du roman.

Mais c'est aussi parce qu'elle entre dans le café, cet endroit envoûtant, qu'Élise réclame alors toute sa densité. En effet, le lieu qui abrite l'essentiel de l'action, tout simplement baptisé « Au Café », comme pour le dépouiller d'un caractère fixe, devient lui-même un véritable personnage, peut-être le personnage central. Le choix du titre du roman en est symptomatique. Lieu de mystère par excellence, le Café semble empreint d'un pouvoir d'ensorcellement qui fait que le personnage qui y pénètre voit difficile la sortie, contre toute pensée rationnelle. Cet effet est bien rendu dans le roman par le rapport que Charles aussi bien qu'Élise entretiennent avec la pancarte Ouvert/Fermé accrochée à la porte du café : « Charles se dit qu'il devrait partir, fuir comme Élise, mais la pancarte au beau milieu de la porte lui disait Fermé et l'empêchait de sortir » (p. 30); et plus loin Élise parle du Café en s'exclamant, dans un soliloque, « [m]ais, attention, il est beaucoup plus difficile d'en ressortir, parce qu'à l'intérieur, la pancarte dit Fermé » (p. 52). Enfin, le milieu entier revêt un caractère d'étrangeté sous ses airs de café typique. En osmose, la plupart des composantes du Café, à y regarder de plus près, sont décrites comme oscillantes entre l'inanimé et l'animé, entre l'artificiel et le naturel : « les lampes qui jouaient au soleil avec les fleurs artificielles » (p. 12), ces lampes qui sont de « faux cristal »; le torchon de la patronne accepte « bien qu'elle lui torde le cou » (p. 15) et est plus tard placé « en sentinelle », comme pour surveiller les gestes de Charles.

Dans le même esprit, *La belle droguiste* de Modigliani qui décore un mur du Café s'anime, ce qui n'est pas sans rappeler, entre autres, les récits fantastiques de Théophile Gautier. Le choix de ce tableau, où un personnage semble relativement stable, gardant une pose naturelle, s'avère judicieux puisqu'il

permet de rendre fort surprenants les moindres mouvements de la droguiste en question: elle «lèv[e] les bras au ciel, implorant la divine providence» (p. 46) ou encore «serr[e] les fesses» (p. 102). Ce personnage peint devient tellement vivant que lorsqu'Élise retourne au café, longtemps après son premier départ, elle prend la peine de le saluer d'un hochement de tête. Une phrase vers la fin du texte ne laisse pas de doute sur la vie insufflée au tableau: «*La belle droguiste*, témoin oculaire et impuissant de ce drame de trente-sept ans, rêve d'être pendue haut et court à la corde de son cadre, punition méritée qui étoufferait sa mauvaise conscience» (p. 158).

Au niveau stylistique, toujours pour mieux marquer la fragile frontière entre deux mondes, les comparaisons et les métaphores fusent. Les personnages, une fois passés par l'exercice de la description, semblent hybrides, se métamorphosant provisoirement en une autre espèce, par le biais de métaphores filées. La patronne est constamment apparentée à une poule blanche, pour ne donner que cet exemple. Comble de l'ambiguïté, une analogie en fait, vers la fin du roman, un «charognard déguisé en poule blanche» (p. 167). Mieux encore, seules certaines parties du corps des personnages deviennent autres: «[s]es doigts écartés descendent et remontent sans arrêt sur le coton blanc comme deux tarentules courant sur son tablier» (p. 137); sur les boucles de cheveux d'Élise, on lit «[l]es petites chauves-souris grises, suspendues à son chapeau, ballottent, craintives» (p. 162), tandis que le chignon de la patronne «est défait et gigote comme une truite dans son dos» (p. 162). Comme pour souligner davantage l'atmosphère énigmatique, le texte est aussi chargé (presque surchargé) d'une imagerie mystique et de nombreuses allusions bibliques.

En somme, ce roman témoigne d'une très grande richesse qu'un simple compte rendu ne permet que d'effleurer. De multiples procédés sont mis en place pour transmettre avec savoir-faire un vacillement constant entre réel et irréel. Ce mouvement se fait cependant doucement, tant les procédés sont bien maîtrisés par l'auteure. Ainsi, le lecteur, pour autant qu'il accepte les modalités de ce genre de récit, ne sort pas de la lecture du roman étourdi mais plutôt avec l'envie de se replonger dans l'univers si singulier qu'est ce Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures.